

MOHAMED MEBTOUL ^[*]

Régulation et pratique quotidiennes

C'est à partir d'une pratique sociologique qui s'élabore avec les acteurs sociaux que nous avons tenté de montrer qu'une conceptualisation réductrice de la réalité, extérieure à la société, ne permet pas de donner un sens aux pratiques quotidiennes.

Par pratiques quotidiennes, nous entendons ici la manière dont «le sujet aménage et négocie quotidiennement son rapport à la société, à la culture, à l'évènement» ^[1].

Il s'agit pour nous d'une inversion à opérer dans la recherche sociologique, en montrant comment les phénomènes sociaux considérés à la «marge» et qui sont de l'ordre du quotidien, peuvent être construits comme de véritables objets sociologiques. Il faut bien convenir que nos travaux de recherche ont été centrés d'une manière dominante sur les mécanismes économiques et sociaux de nos différentes institutions. Nous ignorons cependant tout, ou en partie, des enjeux qui ont une signification pour les sujets ; enjeux qui ne peuvent être analogues à ceux dégagés à partir des institutions. Il nous apparaît même difficile d'expliquer les mécanismes d'une institution en faisant abstraction du sens que lui donnent les acteurs c'est-à-dire la manière dont ils vont se confronter à elle.

Levi-Strauss nous avait déjà indiqué que «nous ne pouvons jamais être sûr d'avoir atteint le sens et la fonction d'une institution si nous ne sommes pas en mesure de revivre son incidence sur une conscience individuelle» ^[2].

1. Les limites d'une sociologie institutionnelle

Les travaux de M. Crozier avaient déjà montré, à partir de la démarche stratégique, que toute organisation est d'abord un «construit social» ^[3] ; et quelles que soient les règles et les prescriptions, il est difficile d'occulter dans l'analyse le poids des comportements individuels et collectifs qui tentent de faire valoir, malgré les contraintes du système, leurs propres référents en fonction de la situation dans laquelle ils se trouvent.

Il faut peut-être redonner à l'observation la place qu'elle mérite dans la démarche sociologique pour se rendre compte que les «réglages les plus savants» n'effacent pas ces mille manières de faire et de dire des sujets qui conservent leur marge d'autonomie. A moins de considérer que l'essentiel est ailleurs, c'est-à-dire dans une construction abstraite qui serait celle du sociologue, seul habilité à

sélectionner les faits, on est bien obligé de prendre acte que les autres acteurs sociaux ont eux aussi leur propre construction du réel. Ceci n'est pas nouveau et ne peut donc être considéré comme un effet de mode en sociologie. Nous devons admettre que nous avons négligé, plus pour des raisons idéologiques que scientifiques, tout l'apport des ethnométhodologues. Et pourtant, la démarche proposée par ces derniers nous oblige à comprendre de l'intérieur comment les acteurs sociaux pratiquent leurs différentes activités sociales.

On retrouve chez les ethnométhodologues l'idée selon laquelle «tous les membres d'une société sont considérés comme coopérant activement avec d'autres pour créer et maintenir les traits de ce monde extérieur qui existent indépendamment d'eux, mais qu'ils ne subissent pas passivement»[\[4\]](#).

En mettant en oeuvre cette démarche résolument empirique, nous sommes nécessairement conduits à douter d'une sociologie qui fonctionnerait comme un «prêt à porter», en tentant au contraire de comprendre le sens que les sujets donnent à leurs différentes activités, ou ce que P. Pharo nomme «le sens endogène de l'activité sociale». Se référant à M. Weber, P. Pharo montre que la compréhension «du sens et des motifs de l'action dans le moment où elle se déroule ne peut se réduire à des *mécanismes structurels* dont la description ne pourrait avoir qu'un très lointain rapport avec le 'sens subjectif' ou le 'sens visé' de l'activité»[\[5\]](#).

En considérant donc qu'il y a bien un processus de construction «interne» de la réalité par les acteurs sociaux, difficilement saisissable dans une position d'extériorité qui serait celle du chercheur, on est bien obligé de s'orienter vers une sociologie concrète, nous permettant d'aboutir à une analyse plus riche des faits observés.

Nos propos ne s'inscrivent pas dans une opposition simpliste entre ce qui serait du domaine du concept nécessairement réducteur et une réalité plus complexe. Nous visons surtout à montrer qu'on peut difficilement rendre compte du réel en faisant abstraction du poids des pratiques et des représentations des acteurs, qu'on ne peut enfermer dans un schéma théorique construit par le sociologue. C'est plus ici contre une tendance fortement prégnante dans la sociologie institutionnelle, caractérisée bien souvent par la production de «discours réglés» une fois pour toutes que nous réagissons. Cette réaction de défiance est celle d'un chercheur qui se rend compte, que sur le terrain, les sujets qu'on prend traditionnellement comme «objets d'étude» sont d'abord des acteurs, qui ont leurs propres logiques de raisonnement, leurs manières de faire et de dire, qu'il s'agit d'abord de comprendre. Cette compréhension nous conduit à reconnaître le fait que s'effectue «une anthropologisation (au sens disciplinaire du terme) de la sociologie» selon l'expression de G. Balandier.

Le recours aux méthodes de l'anthropologie (observation participante, récits de vie, étude de situations) représente bien

souvent un passage obligé pour le chercheur qui veut saisir un certain nombre de faits considérés comme marginaux dans une optique globalisante, alors qu'ils ont pour les acteurs un sens conforme à leur ethos.

Les observations que nous avons pu mener, par exemple, dans un dispensaire situé au quartier d'El-Hamri (Oran), en assistant aux consultations, nous révélaient combien la relation médecin-malade se construisait bien souvent autour de «malentendus», particulièrement quand les patients ne se conformaient pas à l'image que se faisait le médecin de la consultation ; c'est-à-dire l'acceptation par les malades des règles de conduite qui étaient celles du médecin. Cette femme qui rentre avec ses 4 enfants dans la salle de consultation pour la visite d'un seul, et le médecin s'emporte, ne comprenant pas qu'on puisse agir ainsi. Cet enfant âgé de 14 ans non accompagné de ses parents et qui demande à être consulté, et il est immédiatement renvoyé par le médecin. Ce vieil homme qui n'a pas pu faire les analyses exigées, ne savant pas où s'orienter, revient voir le médecin ; et c'est une intervention vive de l'infirmière responsable : «lève-toi et laisse le médecin travailler». Par contre, cette femme portant un tailleur, qui parle aisément en français, recevra toutes les réponses souhaitées par le médecin qui retrouvera cette fois-ci la parole aimable.

Ces manières de faire et de dire des sujets qu'on peut observer dans la vie quotidienne sont plus prégnantes dans notre société. D'une part, les aléas sont multiples[6], d'autre part, les règles et la codification qu'on veut faire admettre aux sujets n'ont bien souvent qu'un enracinement limité dans la société réelle. Plus que «des coups dans le champ de l'ordre établi»[7], nos observations nous conduisent à noter que les agents mettent en oeuvre des pratiques relativement autonomes par rapport à cette codification. «Le langage de la règle»[8] ne permet pas de comprendre ces procédures sociales qui sont produites au sein de la société. Il nous semble également difficile d'accepter l'idée trop générale que ces procédures sociales seraient en inadéquation par rapport à la dynamique économique globale. Il s'agirait, selon ce mode de raisonnement, d'un problème d'ajustement, d'adaptation que l'Etat doit opérer pour aboutir mécaniquement aux transformations voulues.

Nous constatons pourtant que le travail salarié est loin d'avoir brisé les moeurs et les habitudes qui résultent du passé social des ouvriers. Passé que portent en eux les agents dans l'espace de travail, lui donnant une configuration qui est loin d'être celle prévue par les concepteurs de l'usine algérienne.

Nous sommes bien en présence de «logiques sociales» qu'on peut difficilement, nous semble-t-il, expliquer d'une manière globalisante, en les intégrant à un cadre d'analyse produit par le sociologue, ce qui est d'une performance limitée parce qu'on n'a pas pris la peine de comprendre et de décrypter un certain nombre de situations concrètes caractérisées par des formes d'interaction entre les différents acteurs. Ce n'est pas du tout faire de la psychologie que de

s'intéresser à la manière dont les sujets instaurent le contrat social entre eux. C'est au contraire, insister sur le fait que le rapport social se construit aussi avec les acteurs sociaux qu'on ne peut donc négliger dans l'analyse sociologique. Comme le précise E. Goffman, «une étude convenable des inter-actions s'intéresse non pas à l'individu et à sa psychologie, mais plutôt aux relations syntaxiques qui unissent les actions des diverses personnes matériellement en présence»[\[9\]](#).

On ne peut plus ignorer l'importance des gestes de la vie quotidienne, l'habit des sujets, le sens des paroles prononcées, le mode d'utilisation de l'outil de travail, qui sont autant de figures qui émergent lorsque l'on tente de s'orienter vers une sociologie concrète.

Nous devons reconnaître, par exemple, que la construction préalable imaginée par le sociologue (hypothèses, batteries de questions) est bien souvent remise en question face au sens des réponses des «enquêtés» qui, eux aussi, construisent leur «monde». Comme le rappelle M. Crozier, «l'homme est avant tout une tête (et non seulement une main et un coeur), c'est-à-dire une liberté, ou en termes concrets, un agent autonome qui est capable de calcul et de manipulation et qui s'adapte et invente en fonction des circonstances et des mouvements de ses partenaires»[\[10\]](#).

Pendant de nombreuses années, nous avons accordé une importance exagérée aux «contraintes structurelles» en oubliant cependant l'autre face, c'est-à-dire comment les acteurs sociaux construisent leurs activités sociales ? Cette construction ne relevant pas toujours des normes produites par l'institution, mais qui a en partie son «efficace propre». Nous pouvons relever, à partir de nos enquêtes, que les sujets tentent de se débrouiller comme ils le peuvent, malgré une vie quotidienne semée d'embûches, en s'insérant dans tel ou tel réseau qu'ils pensent être le plus conforme à leurs intérêts symboliques ou matériels. Ils mettent donc en oeuvre des pratiques, produisent des représentations qui contournent la «logique officielle».

2. Complexité des dynamiques sociales

Ce retour à une sociologie concrète nous éclaire sur la complexité des dynamiques sociales en jeu qu'on ne peut réduire à un simple «rapport de forces sociales», à moins de vouloir enfermer l'analyse dans un schéma unifié. Mais ce qui pose problème c'est que «l'image de l'évolution sociale tend à devenir tellement intégrée (l'accumulation, sa régulation étatique, les relations industrielles, les modes de travail et les modes de vie se déplacent en bloc avec un parfait synchronisme) que disparaît, de fait, tout espace d'autonomie des pratiques»[\[11\]](#).

Le concept de régulation qui accorde une place centrale à «l'institutionnel», c'est-à-dire «la conjonction du juridique et du social comme générateur de règles du jeu et des conventions dans

lesquelles s'insèrent les comportements collectifs et individuels» [12], ne semble pas, de notre point de vue, prendre en compte la multiplicité des dynamiques sociales qui s'enracinent au sein de la société. Dynamiques sociales qui sont loin de se mouvoir dans la forme du rapport salarial que tente de mettre en place l'Etat. R. Boyer est d'ailleurs conduit à observer qu'au sein des pays capitalistes développés, les spécificités nationales ont modelé la forme institutionnalisée du rapport salarial. «En fait, chacun des pays européens semble l'avoir mis en oeuvre par une adaptation de ses traditions nationales, si bien qu'on mesure combien l'assimilation du rapport salarial fordiste à une seule configuration serait fallacieuse» [13].

Concernant l'Algérie, il nous apparaît plus correct d'évoquer cette fragilisation du rapport salarial au sens où «l'institutionnel» est bien piégé par la société civile qui «pénètre l'usine» ; à tel point que l'omnipotence de l'Etat est toute relative. En effet, certaines pratiques et représentations ne trouvent leur sens qu'à l'intérieur de certains réseaux où l'Etat n'a qu'une emprise limitée. Ce qui veut donc dire que nous sommes bien en présence de manières d'agir et de dire qui «déjouent le jeu de l'autre, c'est-à-dire l'espace institué par d'autres, caractérisant l'activité subtile, tenace, résistance de groupes qui, faute d'avoir un propre doivent se débrouiller dans un réseau de forces des représentations établies» [14].

On peut également parler avec P. Veltz de «l'épaisseur des pratiques», c'est-à-dire de l'existence de multiples médiations sociales qui «s'offrent» aux sujets dans la mise en oeuvre de leurs stratégies. Médiations sociales sur lesquelles l'Etat n'a qu'une maîtrise relative.

Les raisons qui incitent, par exemple, certains ouvriers à quitter l'usine ou à s'absenter volontairement ne sont pas toujours liées à des aspects matériels (salaires, conditions de travail).

Mais dans certaines conditions, ils mettent en oeuvre des pratiques autonomes parce qu'ils n'ont pas trouvé dans l'espace de travail un mode de communication proche de leurs représentations [15].

Cette sous-estimation des représentations doit être prise en compte dans la compréhension des stratégies individuelles et familiales qui nous semblent fortement prégnantes dans les relations sociales qui se constituent à l'usine.

La crise d'un système n'est pas toujours lié à la présence de conflits explicites, ou «formes visibles» selon l'expression d'Y. Barel. A l'origine de la crise, on peut aussi évoquer cette «absence sociale» [16] qui peut être considérée comme une forme de contestation de la société qu'on retrouve au niveau des représentations sociales des individus. Y. Barel écrit : «On aurait tort de sous-estimer pour autant l'importance des protestations invisibles ou silencieuses. Il y a mille manières de désertir ou de se rendre absent, de telle façon que s'affirme la présence inquiétante d'un

problème comme d'une menace réelle et pourtant indéfinissable : il y a l'absentéisme, il y a le turn-over et plus généralement la mauvaise volonté de se fixer» [17].

C'est bien ici cet effet pratique des représentations sociales qui a une prégnance au sein du rapport salarial, et donc sur le travail et les relations entre les groupes sociaux en présence, qu'on a sous-estimé, les considérant comme simple facteur «d'inadaptation» à l'organisation sociale de l'usine, alors qu'il est souvent à l'origine des incompréhensions et des ambiguïtés entre les différents acteurs sociaux. Il est clair, par exemple, que les sujets ne peuvent adhérer profondément à une forme d'interaction avec d'autres que s'ils sentent qu'elle est plus proche de leurs représentations. Se soigner chez un taleb ou un marabout n'est pas uniquement une opération matérielle comme dans la conception de la bio-médecine, mais cela représente pour les sujets qui s'y rendent, une forme de reconnaissance sociale attribuée à ceux dont la parole est conforme à leur ethos.

Il nous semble ici important de tenir compte de l'analyse phénoménologique qui remet en question «la distinction que l'on établit habituellement entre le sujet et l'objet, entre la conscience et la chose, tend à montrer au contraire, qu'une chose ne peut être chose que dans une «conscience de chose» [18].

On oublie trop souvent que la société réelle a ses propres mécanismes de défense qui sont réactivés au coeur même de «l'institutionnel» qui n'a pas toujours le «dernier mot».

Dans la conclusion d'une recherche sur le travail ouvrier, nous notions «qu'il n'est plus possible de sous-estimer cet «effet sociétal» au sens où le mode de produire, les relations de travail, la hiérarchie recouvrent bien une signification spécifique» [19].

3. Relativiser nos prémisses de raisonnement

Peut-on continuer à expliquer d'une manière réductrice ces multiples pratiques et représentations qui ont un sens pour les acteurs à partir de catégories qui lui sont extérieures ? N'y a-t-il pas dans nos approches utilisées, une ambiguïté de taille qui consiste à fournir des réponses globalisantes à des situations extrêmement riches qui restent biens souvent insuffisamment analysées ?

Pour notre part, nous avons été conduits – au contact du terrain – à constater les limites de nos prémisses de raisonnement qui s'ordonnent autour de découpages économiques et sociaux, alors que les acteurs sociaux donnent en priorité un sens à leurs différentes activités à partir de leur vie quotidienne.

Prisonnier d'une vision scientifique et technocratique, nous avons bien souvent sous-estimé la manière dont les sujets construisent leurs activités. Nos catégories se révèlent, en outre, incapables de prendre

en compte «l'inattendu, l'aléatoire, les facteurs de rupture, l'incertitude et les turbulences du devenir social»[\[20\]](#).

Le rapport de signification qui est celui des acteurs face aux phénomènes sociaux a été bien souvent ignoré dans nos analyses produites en direction et pour les universitaires. Pourtant, la compréhension du réel suppose, et c'est peut-être là la difficulté, que nous subissions un véritable apprentissage auprès de ceux qu'on prend pour «objets d'étude», alors qu'ils construisent un rapport actif face aux événements.

Un exemple récent peut être rapidement évoqué. Au cours d'une enquête au quartier d'El-Hamri (Oran), les habitants questionnés à l'intérieur de leurs demeures (haouch) aboutissaient à partir de subtilités, de nuances, de silences, de ruses, et ceci en fonction de la place occupée dans le ménage (père, mère, fille, fils), à déconstruire notre questionnaire ; donnant avant tout un sens aux questions qui pouvaient révéler leur quotidienneté dans son aspect le plus explicite, c'est-à-dire principalement l'habitat. Pour la majorité d'entre eux, l'enquête représentait ici une opportunité pour parler de leurs conditions d'existence. C'est une parole qui devait être objectivée dans un «dossier», seul moyen qui médiatise, à leurs yeux, le rapport avec les instances administratives, constatant leur absence sur le terrain.

Au cours de cette enquête, nous étions conduits à relativiser nos prémisses de raisonnement. Nous constatons combien les habitants avaient leur propre construction du réel qui nous échappait. Ce n'est pas, en effet, une enquête d'une durée de 8 jours qui nous permettait de comprendre le sens spécifique qu'ils attribuent à leurs différentes activités sociales. Spécificité d'une culture caractérisée par ces multiples détails qui vont des paroles prononcées, aux gestes accomplis, au mode de sociabilité instauré entre les voisins d'une même «Houma» qui semble représenter pour eux, leur territoire, où ils «se sentent entre eux».

En conclusion, nous insistons sur cette élaboration, extrêmement riche, opérée par les sujets concernant leurs différentes actions quotidiennes qu'on ne peut saisir profondément que de «l'intérieur», c'est-à-dire en investissant d'une manière active les différents réseaux dans lesquels ils s'intègrent. Plus qu'une simple démarche méthodologique, c'est une manière de dépasser nos propres constructions intellectuelles, de saisir que les «autres» aussi donnent un sens aux événements quotidiens.

«L'accomplissement des activités ordinaires de la vie de tous les jours n'est pas exempt de ce que j'appellerai une certaine consistance doctrinale. Cette expression peut paraître forte, mais l'hypothèse s'impose logiquement dès lors qu'on admet que les acteurs en situation ne sont pas de purs jouets des événements»[\[21\]](#).

Nous avons souvent construit nos objets de recherche, formulé des hypothèses en considérant qu'on pouvait expliquer les comportements des sujets à partir d'une distance avec ces derniers, en faisant abstraction de leur «performance langagière», selon l'expression de P. Pharo. Le risque est alors grand d'imposer son propre langage, celui du sociologue, en transposant dans l'analyse, ses représentations ou ses convictions idéologiques.

Notes

[*] Maître Assistant à l'Institut des Sciences Sociales d'Oran, chercheur à l'URASC.

[1] G. Balandier, Essai d'identification du quotidien, *cahiers internationaux de sociologie*, volume LXXIV, 1983, pp. 5-12.

[2] Levi-Stauss, Introduction à l'oeuvre de M. Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, P.U.F., Paris, 1966, p. XXVI.

[3] M. Crozier, E. Friedberg, *L'acteur et le système*, éd. du seuil, Paris, 1977.

[4] L. Churchill – Ethnomethodology and Measurement Social Forum, 1971, 50, n° 2, p. 182

[5] P. Pharo, Problèmes empiriques de la sociologie compréhensive. *Revue Française de Sociologie*, juin 1985, pp. 120-149.

[6] A. Bouyacoub, L'aléatoire et sa place dans la société algérienne, Document dactylographié, Avril 1984, pp. 1-10.

[7] M. de Certeau, L'intervention du quotidien, éd. 10-18, Paris, 1980, p. 70.

[8] P. Bourdieu, Choses dites, éd. de Minuit, Paris, 1987.

[9] E. Goffmann, les rites d'interaction, éd. de minuit, Paris, 1984, p. 7.

[10] M. Crozier et E. Friedberg. Op. Cit., p. 38.

[11] P. Veltz, Fordisme, rapport salarial et complexité des pratiques sociales, Critique de l'économie politique, avril-sept, 1983 n° 23-24, pp. 30-42.

[12] R. Boyer, La flexibilité du travail en Europe, Ed. La Découverte, Paris 1986, p. 18.

[13] R. Boyer, Op. Cit., p. 24.

[14] M. de Certeau, Op. Cit., p. 60.

[15] A. Henni, La parole est d'argent, Parcours Maghrébins n° 13, octobre 1987, pp. 39-40.

[16] Y. Barel, La marginalité sociale, Ed. P.U.F., Paris, 1982, p. 101.

[17] Y. Barel, ibid. p. 101.

[18] P. Pharo, Op. Cit., p. 123.

[19] M. Mebtoul, Discipline d'usine, productivité et société en Algérie, O.P.U., Alger 1985, p. 211.

[20] G. Balandier, *Le détour, pouvoir et modernité*, Ed. Fayard, Paris, 1985, p. 145.

[21] P. Pharo, Op. Cit., p. 44.